

# l'Action

Tombé dessus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMÉRO : CINQ SOUS  
PAR AN : DEUX DOLLARS

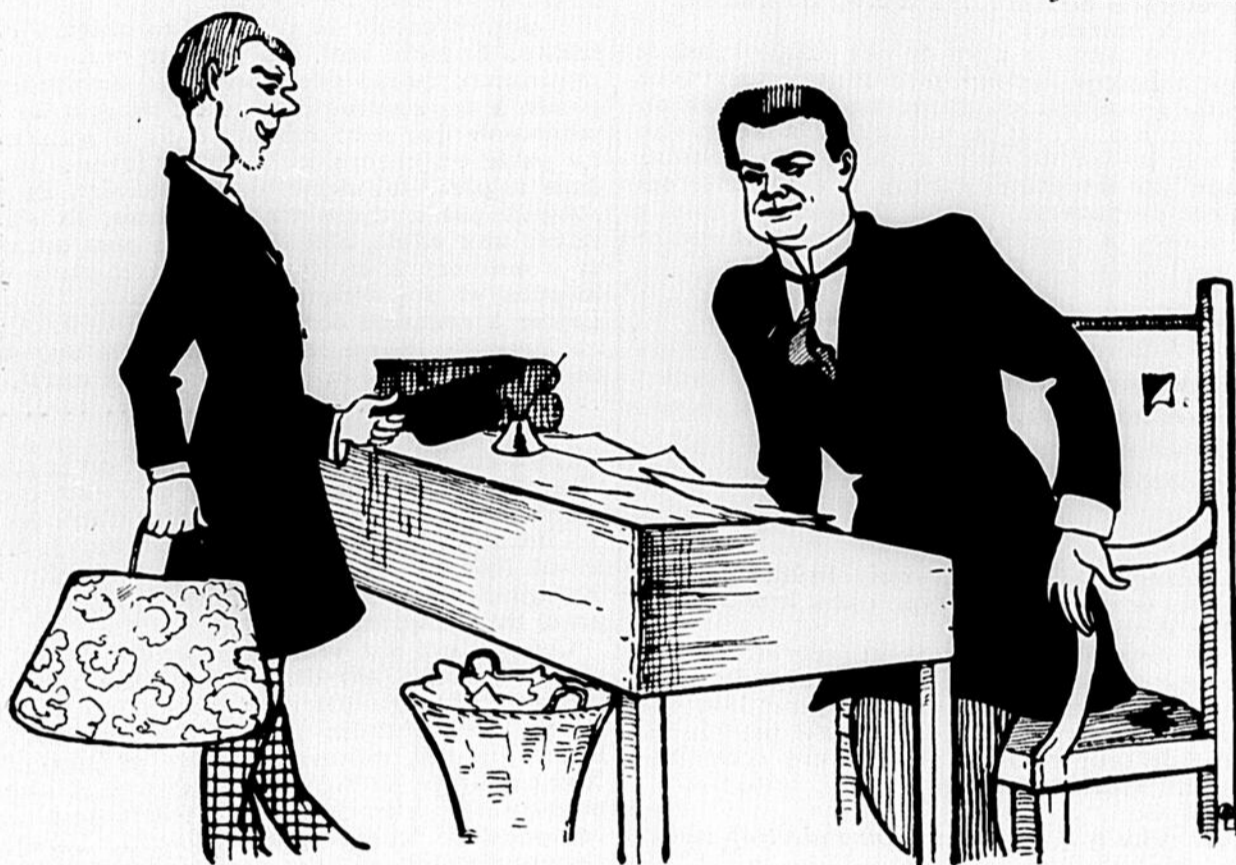
DIRECTEUR :  
JULES FOURNIER

MONTREAL  
323, Rue SAINT-DENIS, 323  
Téléphone : Est 1678

## L'UNIQUE AUDITEUR

L'assistance, aux assemblées Lemieux, diminue tout le temps. Pour peu que cela continue, c'est à peine si le ministre des postes pourra trouver, par-ci par-là, un auditeur ou deux...

JOURNAUX.



Le Visiteur.—J'assistais à votre assemblée, dimanche, à Saint-Emilie de l'Energie....  
M. Lemieux (se levant, gracieux).—Ah ! c'est vous ?

## M. Bourassa et les "revenants"

Certains conservateurs de Montréal offraient un banquet à M. Borden, lundi soir dernier, à l'occasion de son départ pour la Nouvelle-Ecosse.

On trouvait à ce sujet, dans les journaux de mardi, l'information suivante :

Afin de témoigner au chef conservateur du Dominion qu'il a aussi bien la confiance des Canadiens-Français que celle de ses conationaux, un groupe de citoyens éminents de Montréal ont offert un dîner à M. R.-L. Borden, hier soir, avant son départ pour les Provinces Maritimes. Parmi ceux qui ont cru devoir affirmer ainsi leur confiance au chef, nous avons remarqué l'hon. A.-J. Ouimet, qui présidait, Sir A. Lacoste, l'hon. A.-R. Angers, A. Desjardins, L.-O. Taillon, C.-J. Doherty, T.-C. Casgrain, P.-E. Leblanc, J.-G.-H. Bergeron, S. Beaudin, L.-A. Lavallée, le Lt-Col. A.-E. Labelle, L.-H. Taché, L.-T. Maréchal, R. Delfausse, Lt-Col. J.-P. Landry, A. Labelle et E.-S. Gaudin.

Comme on peut le remarquer en jetant un coup d'oeil sur la liste ci-haut, non seulement M. Bourassa, mais encore ni M. Monk ni aucun des orateurs de la patinoire Ontario, sauf M. Taillon, n'étaient ce soir-là aux côtés de M. Borden.

D'autre part, nous savons que cette petite manifestation a eu le don de déplaire souverainement à M. Monk aussi bien qu'à M. Bourassa.

Quelqu'un, qui compte pour quelque chose auprès du député de Saint-Hyacinthe, nous résumait ainsi le sentiment de M. Bourassa sur le sujet.

— Ces "citoyens éminents", disait-il, n'a-

vaient pas d'affaire à offrir un banquet à M. Borden, et cela pour deux raisons :

"C'est d'abord que M. Borden, aux regards de tout le groupe oppositionniste, ne vaut pas mieux que M. Laurier. Sur toutes les questions importantes, au point de vue canadien-français particulièrement, il a voté contre nous avec M. Laurier et Rodolphe Lemieux, sans y manquer une seule fois...

"Et, en second lieu, même si nous nous trompions sur ce point, il n'en resterait pas moins que ces gens-là n'ont pas le droit d'aller porter à M. Borden ni à qui que ce soit "l'hommage des oppositionnistes de Montréal". Ils ne représentent ni les oppositionnistes, ni personne. Ils se représentent eux-mêmes et c'est tout.

"Quand il y a une bataille à livrer, quand il y a des coups à recevoir, vous ne les voyez nulle part. Ils n'apparaissent que lorsque la fumée de la poudre est évanouie, — pour aller manger !

"Au point de vue politique, ce sont des fantômes — des fantômes, vous dis-je !... Leur banquet de l'autre soir, c'était le souper des revenants. Rien autre chose !"

Il paraît que M. Bourassa, dès mercredi matin, disait la même chose, en termes presque pareils, à un avocat conservateur... bien connu, qui sortit de son bureau en faisant claquer les portes, cependant que le directeur du *Devoir* s'esclaffait !

Comme cela, au moins, maintenant, quand le *Devoir* dénoncera les revenants, nous saurons de qui il veut parler.

Il n'est rien tel que de se comprendre.

### UNE BROCHURE QU'IL FAUT AVOIR

M. Albert Lozeau publie en brochure ses *Billets du Soir* parus dans le *Devoir*.

Ces articles, réunis, forment un recueil extrêmement intéressant et dont nous pouvons en toute conscience recommander la lecture.

La brochure est de plus — ce qui ne gâte rien — fort attrayante au point de vue typographique.

On pourra se la procurer, moyennant la bagatelle de vingt-cinq centimes, au bureau du *Devoir*, ainsi que dans les principales librairies.

Ne manquez pas de la demander : vous serez amplement repayé de votre trentesous.

### A NOS LECTEURS DE QUEBEC

M. Henri Chassé, notre agent à Québec, est autorisé à prendre des abonnements pour l'*ACTION*. S'adresser à lui par lettre, rue de l'Artilerie, 64, ou lui téléphoner : 1743.

Ceux de nos lecteurs de Québec, qui passent l'été aux alentours de la ville pourront recevoir le journal régulièrement tous les samedis, en prenant un abonnement de trois mois : prix, 50 centimes.

L'*Action* est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police : rue Saint-Denis, 323.

## Y'LAN !

On annonce que deux ministres et une demi-douzaine de députés se rendront demain dimanche à Saint-Vincent-de-Paul. Espérons qu'ils y retourneront.

Si M. Rodolphe Lemieux espère étonner demain ses auditeurs, il se trompe. Les gens de Saint-Vincent-de-Paul en ont vu bien d'autres.

Ça n'avance guère, à la conférence des colonies.

Si cela continue, le Roi va être obligé de faire mander M. Jérémie Décarie.

On doit bénir un pont, demain, à Saint-Polycarpe, dans le comté de Soulanges.

"Les orateurs, dit le *Canada*, seront les honorables MM. Taschereau, ministre du département des Travaux Publics, J. Décarie, secrétaire provincial, MM. GUSTAVE BOYER, M.P., Pilon, M.P.P., l'hon. M. A. Bergevin, M. Mousseau, M.P.P., etc."

Naturellement, comme il s'agit d'une bénédiction, il fallait inviter le F... Boyer. Depuis l'affaire de l'Emancipation, le F... Boyer est très assidu aux bénédictions — de cloches et autres.

Mais, comment l'appellera-t-on, ce fameux pont ?

Boyersbridge, peut-être ?

Un nommé Fournier a été condamné pour vol, ces jours derniers, en cour d'assises.

Le directeur de l'*Action* n'a pas cru nécessaire de faire savoir au public, là-dessus, qu'il s'agissait d'un autre Fournier.

Le jour où pareil accident arriverait à l'homonyme d'un ministre, la *Presse* publierait, à coup sûr, le soir même, une note explicative.

Et ce ne serait pas sans raison...

Appréciation de M. Pugsley par un journal de l'Ouest :

"Si ce bandit politique notoire, Slippery Bill, dit Pugsley, est fait ministre de la justice, nous aurons vu l'affront le plus outrageant qu'on ait encore infligé au bon peuple du Canada. Nous nous sommes souvent demandé quel portefeuille M. Laurier aurait choisi au docteur Crippen, si ce dernier était venu à bout de s'établir à Calgary."

Edward Jardine espérait bien échapper à la potence ; mais le cabinet, dit un journal, a rejeté, hier après-midi, le recours en grâce du jeune meurtrier (sic).

— Si jeune et déjà meurtrier !

... Mais, bah ! n'allons pas chicaner le confrère là-dessus.

Pourquoi ne dirait-on pas "le jeune meurtrier" : on dit bien "le jeune ministre" ?

La *Patrie* approuve le recorder d'avoir condamné à l'amende ces laitiers peu scrupuleux... Songez donc, aussi, ils vendaient du lait "impropre" (sic) !

Il s'agit d'une jeune femme, disparue mystérieusement de son foyer depuis lundi dernier.

La *Presse* nous raconte toute l'histoire (voir numéro du 7). Elle nous dit le jour, l'heure et les circonstances de la disparition. Elle donne le nom et l'adresse du mari et nous informe que celui-ci, "négociant prospère de la rue X..." est "dans la plus grande anxiété."

Puis, pour consoler le pauvre diable, elle ajoute :

"Mme B... (ici le nom tout au long, comme de raison) est une jolie blonde de vingt-cinq ans à peu près (sic). Douée d'un caractère fort obligeant (sic), elle avait gagné la sympathie de tous ses pensionnaires..." Elle était très gaie..." Etc., etc.

Après cela, Mme B... peut revenir dans le quartier : quoi qu'il arrive maintenant, sa réputation est faite.

S'il faut en croire l'*Eye Opener*, le lait de beurre, dans les buvettes de Calgary, se détaille couramment à 15 cents le verre. Or, il coûte 20 cents le gallon. "Donc, profits incalculables pour le tenancier..."

Il est vrai qu'on ne détaille peut-être pas seulement du lait de beurre, dans les buvettes de Calgary.

Si c'est là comme à Montréal...

En caractères de trois pouces, le *Canada* annonce que M. Lemieux a été reçu "avec enthousiasme" à l'Assemblée.

Il faut bien le croire, puisque c'est le *Canada* qui le dit.

Mais, supposons, pour un instant, qu'il eût été reçu "sans enthousiasme". Là, franchement, Fernand, le diriez-vous ?

Le reporter envoyé à Paris par la *Patrie* pour surveiller Mlle Benoit, est à la veille déjà de se rembarquer.

Pourquoi M. Tarte ne lui câblerait-il pas plutôt de traverser à Londres ? Il paraît que M. Laurier demande un chaperon, là-bas, pour Sir Frederick Borden.

M. Gustave Boyer, député de Vaudreuil, est actuellement candidat à l'échevinage dans la ville de Rigaud. La *Gazette* nous apprend (voir numéro d'hier) qu'il a inscrit en tête de son programme l'éligibilité des illettrés aux charges municipales.

C'est ce qui s'appelle au moins prêcher d'exemple !

M. Rodolphe Lemieux expliquera-t-il, demain, où il a pris ses \$200,000 ?

Est-ce dans la politique qu'il a gagné cette fortune ? Est-ce au barreau ? Est-ce dans les affaires ?

Le *Canada* attribue la phrase suivante à M. Beauparlant :

"L'opposition vient de gens comme M. Harris, à qui l'on veut empêcher de continuer à surcharger pour ses machines."

Moralité : les députés ont toujours la syntaxe qu'ils méritent.

S'agit du discours de M. Gladu à l'Assemblée. "L'orateur, dit le *Canada*, décrit (sic) les trois propositions faites au sujet de la marine."

Les trois propositions... On se croirait dans Pascal. Pour sûr, M. Gustave Boyer a dû passer par là.

— Pascal, murmure ici M. Jérémie Décarie, révésement... Pascal... Je connais ce nom-là, il me semble... C'était un grand blond, n'est-ce pas ?

Le *Peuple*, le nouveau journal fondé par M. Georges Marcell, annonce qu'il s'est donné pour mission de tuer l'esprit de parti.

M. Marcell est certainement trop intelligent pour s'imaginer qu'il viendra jamais à bout de cette mauvaise bête, dont les queues sont partout et la tête nulle part. Tout au plus pourra-t-il lui en couper quelques-unes (de queues).

... N'importe, ça sera toujours autant de gagné. Et puis, comme l'a dit M. Rostand,

C'est bien plus beau, lorsque c'est inutile !

Les réunions Lemieux sont de plus en plus maigres.

On espère cependant réunir demain, à Saint-Vincent-de-Paul, quelques douzaines d'électeurs, en amenant du monde de Montréal.

Au besoin, pour grossir l'assistance, on invitera les pensionnaires du pénitencier. Beaucoup accepteront sans doute avec plaisir, estimant que de deux maux, il faut choisir le moindre, et qu'il vaut encore mieux écouter à l'ombre un discours de Rodolphe Lemieux que de casser de la pierre au soleil.

On ne badine pas avec la justice. Un bonhomme s'est vu condamner à cinquante piastres d'amende ou trois mois de prison, l'autre jour, pour s'être éclairé gratis aux dépens de la Montreal Light Heat and Power.

Ça lui apprendra à turgeonner la Compagnie !

"Mieux vaut un sage ennemi qu'un maladroït ami..."

Croirait-on qu'à la suite de la fugue de M. d'Abbadie d'Arrast, la *Croix* de Paris annonça que le disparu avait été assassiné par les francs-maçons ? C'est hélas la triste vérité, comme on dit dans les journaux sérieux.

Moralité : du franc-maçon, n'en faut manger sans doute, mais pas trop n'en faut manger. Ça peut tomber sur l'estomac.

La *Patrie* soupçonne un assassinat dans l'affaire Mickerlick. "L'autopsie, dit-elle, a révélé une fraction du crâne."

Une "fraction" du crâne... En effet, c'est bien étrange !

Cueilli au hasard dans un grand journal :

"Le prévenu, traduit en cour des records, cet avant-midi, a été condamné à \$5 d'amende ou à un mois de prison, pour avoir, étant ivre, été trouvé en possession d'un cheval."

C'est clair !

Les conservateurs de Dorchester, annoncent les journaux, offrent la candidature, pour les prochaines élections, à M. Albert Sévigny, de Québec.

M. Sévigny est un des plus brillants représentants de la jeune opposition québécoise. Il est intelligent et actif, il est doué d'un remarquable talent de parole. Surtout c'est un combattif, et il saura, nous l'espérons, s'il est candidat dans Dorchester, montrer aux hommes pratiques qu'il y a encore moyen de gagner les élections sans argent—pourvu qu'on ait du coeur et qu'on veuille se battre !

## LA DERNIERE NOUVELLE

NOUS AURONS LES ELECTIONS  
PROVINCIALES A L'AUTOMNE

Dès samedi dernier, l'Action écrivait que M. Laurier ne ferait très certainement pas d'élections générales à l'automne.

Trois jours plus tard, un ministre fédéral, M. Oliver, dans son discours de Winnipeg, venait confirmer publiquement cette prévision.

Aujourd'hui, l'Action est en mesure d'annoncer, avec non moins de certitude, une nouvelle non moins intéressante.

C'est que M. Gouin, lui, fera ses élections, selon toute probabilité, à très brève échéance.

\* \* \*

Si nos renseignements sont exacts, il se pourrait même qu'il donnât le signal de la lutte presque dès son retour d'Europe. En ce cas, nous assisterions à un nouvel appel au peuple avant la fin de septembre.

M. Gouin tient, paraît-il, énormément à prouver qu'il n'a pas besoin du "nom de Laurier" pour remporter la victoire. Satisfait en outre de sa situation présente, et sachant mieux que personne qu'en politique rien n'est stable, il croit plus sûr de précipiter la partie s'il ne veut pas voir se gâter ses atouts...

Ce sont d'ailleurs les idées que développait, il n'y a pas dix jours, le premier-mi-

nistre lui-même, dans une lettre que vient de recevoir l'un de ses intimes.

Dès sa première entrevue avec M. Laurier, à Londres, M. Gouin discutait ce sujet très à fond. Finalement, les deux chefs en vinrent à la conclusion qu'en effet il faudra de toute nécessité faire les élections provinciales cet automne. La chose est dès maintenant parfaitement entendue.

Au cas où M. Gouin gagnerait la bataille haut la main, il démissionnerait peu de temps après pour accepter un portefeuille dans le cabinet Laurier et prendrait la direction des forces fédérales dans la Province de Québec aux élections de 1912.

\* \* \*

Telle est, en peu de mots, la combinaison arrêtée à Londres entre les deux premiers ministres. Quels en seront les résultats, c'est ce que le temps nous dira.

... En attendant, que l'on remarque bien notre prédiction: M. Gouin fera dès cet automne ses élections générales.

L'Action, là-dessus comme sur le reste, est bien renseignée. Nous savons ce que nous avançons. Comme disait le Baron de l'Épine dans une de ses lettres à M. Turgeon: *Nous savons beaucoup de choses...*

## LE SCANDALE DE SOULANGES

Quand M. Sauvé, surintendant du canal de Soulanges, avait besoin de bois pour se bâtir des maisons de rapport, il faisait démolir, aux frais du gouvernement, un hangar appartenant au gouvernement et s'en appropriait les matériaux.—(Cf. Rapport du commissaire-enquêteur, p. 9.)

Quand M. Sauvé avait besoin d'un yacht, il "empruntait" du bois au gouvernement et "ne le rendait pas."—(Idem, p. 17.)

Quand M. Sauvé, pour construire ce même yacht, eut besoin d'ouvriers, il employa ceux du gouvernement, payés par le gouvernement.—(Idem, p. 16.)

Quand, s'étant associé d'une certaine manière à des industriels de Montréal, il entreprit, pour son compte personnel, la construction d'un pont et d'un quai aux Cascades, il employa à ces travaux des ouvriers du gouvernement, payés par le gouvernement.—(Idem, p. 11.)

Quand il avait besoin d'ouvriers pour lui semer ou lui récolter de l'avoine, pour lui fendre son bois, pour lui nettoyer ses écuries, pour lui traire ses vaches, pour exercer ses chevaux-trotteurs, il employait ceux du gouvernement, payés par le gouvernement.—(Cf. Rapport susdit et Preuve officielle, à vingt endroits différents.)

Il devait faire mieux encore:

\* \* \*

Non content de faire faire tous ses travaux domestiques, jusqu'à ses "lavages", aux dépens de l'Etat, il prenait encore la peine de faire venir du linge de Montréal pour le faire blanchir aux Cascades, par les employés du Canal.

Au cours de l'enquête, un témoin (Barnabé Mallette) jure:

D.—Avez-vous fait du lavage pour M. Sauvé dans sa maison privée?

R.—Oui, monsieur.

D.—N'est-il pas vrai qu'il est venu du linge de la ville et que le lavage s'en est fait à la maison?

R.—Oui, monsieur.

D.—Qui vous a payé?

R.—Le gouvernement.

On aura peut-être, après cela, une idée de la hauteur à laquelle ce digne fonctionnaire avait élevé l'art de l'écumage.

Faire venir du linge sale de Montréal à la Pointe-des-Cascades pour le faire blanchir par les ouvriers de l'Etat, voilà évidemment à quoi tout le monde n'aurait pas pensé.

On voit au moins par là que ce bonhomme n'est pas un type banal.

\* \* \*

Il ne faut pas négliger les petits profits...

Au cours de la même enquête, un témoin (Edouard Thivierge) déclare que M. Sauvé, quand il faisait l'inspection du canal à bord de son yacht, n'oubliait jamais d'inclure dans son "compte" au gouvernement ce petit article:

1 portion d'avoine . . . . . 25 cents  
—Une portion d'avoine pour un yacht, ajoutait, depuis, ce même témoin, c'est tout de même un peu fort!...

Cet homme est évidemment facile à étonner. C'est un naïf peu ordinaire.

\* \* \*

Un autre témoin (M. Mallette) jure avoir entendu un jour la conversation suivante entre Sauvé et le contre-maitre Pharand:

M. Pharand a dit à M. Sauvé:  
"Vous marquez le temps de Cuerrier (beau-frère de Sauvé): ce n'est pas au gouvernement à payer cela: c'est à vous." Sauvé a dit: "Marque pareil (sic)."

\* \* \*

Tous ces faits figuraient dans les documents soumis au ministre, le 14 mai 1908, par M. Louis Boyer, "commissaire-enquêteur."

Flétri par ce dernier comme écumeur et comme malversateur, comme ayant de plus provoqué sur le canal de Soulanges un état de choses susceptible "de conduire à une très mauvaise administration et à une complète désorganisation" (textuel), Sauvé, quelque mois plus tard, n'en était pas moins réintégré, aussitôt les élections finies.

L'affaire étant restée dans l'ombre, aucun journal n'en ayant parlé, les faits ci-dessus n'étant encore connus que du ministère et de quelques braves gens de la campagne, on avait cru pouvoir ignorer impunément la preuve écrasante accumulée contre Sauvé.

Aujourd'hui celui-ci est encore "surintendant".

Il continue de faire la pluie et le beau temps sur le canal de Soulanges.

Ses maisons de rapport, bâties—en partie du moins—par les ouvriers de l'Etat, avec les matériaux de l'Etat, lui donnent de beaux revenus.

Son traitement, déjà plus que convenable, sera, dit-on, bientôt augmenté.

Aux prochaines élections, il compte bien être, une fois de plus, l'organisateur de la victoire ministérielle dans Soulanges.

C'est un "libéral sincère": il ne comprend pas l'on puisse être encore conservateur sous un premier-ministre comme M. Laurier.

Il trouve que nous avons le meilleur des gouvernements. "Le pays, dit-il, n'a jamais été aussi prospère."

Jules Fournier.

Alphonse Daudet, qui n'avait pourtant jamais mis les pieds au Canada, nous décrit, dans un de ses romans, une scène judiciaire qu'on croirait prise sur le vif à Montréal.

Cela se trouve dans l'Immortel. Un héros du livre (le candidat à l'Académie) est venu au tribunal pour y rendre témoignage, et l'auteur nous peint son embarras:

Cité par la défense, le bon candidat s'excusait, expliquait comment il avait rencontré Fage chez Védrine; mais son chuchotement se perdait dans le bruit de la salle et le ronron du tribunal appelant, expédiant les causes; le monotone: *A huitaine... à huitaine... tombant comme un éclair de guillotine, coupant court aux réclamations des avocats, à la plainte suppliante de pauvres diables, rouges, s'épongeant le front devant la barre: "Mais, monsieur le président... — A huitaine."*

Quelquefois, du fond de la salle, un cri en larmes, des bras éperdus:

— Je suis là, m'sieu le président... mais j'peux pas arriver... Y a trop de monde.

— A huitaine!

Ah! quand on a vu de ces déblayages, et les balances symboliques fonctionner avec cette dextérité, on garde une forte idée de la justice. C'est à peu près la sensation d'une messe de mort expédiée en bousculade par un prêtre étranger, à un enterrement de pauvre.

Enfin, la voix du président appela:

—Affaire Albin Fage...

M. le juge Archer appela, lui aussi:

—Affaire Jules Fournier...

Seulement, il n'ajouta point:

—A huitaine...

Il dit simplement:

—Au 15 octobre.

L'évêque Cauchon, qui brûla Jeanne d'Arc, devait être un type dans le genre de Mgr Walsh.

Ce dernier doit vivement regretter qu'il ne soit plus de mode maintenant de faire brûler les gens, ou encore de jeter leur cadavre à la rivière. Tout ce qu'il peut faire, c'est de leur refuser la sépulture ecclésiastique. Pauvre homme,

Il est venu trop tard dans un monde trop vieux.

M. François Langelier (voir ailleurs l'histoire de son blason) prétend qu'il était "lié", pieds et poings attachés, lorsqu'il condamna le directeur de l'Action à trois mois de prison.

Juge un peu, mong bong, s'il eût été "délié"!

J'étais "l'ange lié" (Langelier), dit le lieutenant-gouverneur: je suis aujourd'hui "l'ange délié"; j'ai rompu mes liens: "vincula solvi".

Comme disait le défunt Molière: "Si j'en trouve un plus fou, je l'irai dire à Rome!"

—Cet autre Fournier, lui, s'en est tiré avec cinquante piastres d'amende.

—Faut dire aussi qu'il n'a jamais écrit contre les ministres...

\* \* \*

Raisonnements de politiciens.  
On lisait l'autre matin dans la Gazette:

"Il est décidé que sir Allen Aylesworth va de nouveau se porter candidat dans North-York aux élections prochaines. Cette nouvelle est de nature à encourager l'opposition. Le ministre de la justice avait en effet exprimé l'intention de quitter l'arène politique à l'expiration du présent parlement. S'il a changé d'idée, c'est que les chefs libéraux ont découvert qu'avec la question qu'ils ont fait naître, ils ne peuvent espérer la victoire que s'ils mettent de l'avant leurs meilleurs hommes."

D'après ce grave confrère, M. Aylesworth, quoi qu'il fasse, ne peut donc qu'aider l'opposition.

Qu'il rentre dans la vie privée et, comme c'est un des "meilleurs hommes" du parti libéral, son départ affaiblira grandement le ministère.

Qu'il reste dans la vie publique, et la Gazette ne s'en réjouira pas moins. "Cette nouvelle sera de nature à encourager l'opposition": on en pourra conclure que M. Laurier sent la soupe chaude.

Ainsi, il n'y a pas lieu de se démonter... Quoi qu'il arrive, tout ira pour le mieux.

C'est en raisonnant de cette façon que les conservateurs, depuis quinze ans, gagnent toujours leurs élections par d'énormes majorités... jusqu'au soir du scrutin.

\* \* \*

Vous parliez de Charcot? me souffla Blanche dans l'oreille. — Pardon, fis-je sans broncher, je parlais de charcuterie, ce qui, vous l'avouerez, n'est pas la même chose.

— La charcuterie? Qu'est-ce que c'est que ça? — La charcuterie, ô Blanche de mon âme, est à la boucherie ce que le grand opéra est à l'orgue de Barbarie. C'est l'art suprême d'utiliser adroitement et délicieusement toutes les parties de cet animal dont saint Antoine, dit-on, raffolait. Un bon charcutier vous fabrique des galantines exquises, des hures truffées, des pieds farcis, du pâté assaisonné, des côtelettes panées, du jambon d'York, enfin un tas de choses exquises que vous trouverez chez Kerhulu—oui, je dis bien Kerhulu, le meilleur charcutier de la ville. Kerhulu est aussi un fin pâtissier qui ferait la leçon à Ragueneau. Vous le trouverez rue Saint-Denis, 176, — en face de l'Université Laval; téléphone Est 700. On porte les commandes dans toute la ville.

## UN LIVRE NOUVEAU

Un certain R. de Marmande vient de publier, à Paris, un livre nouveau, intitulé Le Cléricalisme au Canada.

Cet ouvrage, riche en fautes de syntaxe, vaut surtout par le fond.

M. de Marmande, qui passa naguère quelque temps parmi nous, est avant tout un observateur. Après plusieurs mois de séjour sur nos rives, il s'aperçut un beau matin que le Canada est un sale pays. Cette constatation le dégoûta tellement qu'il s'enfuit sans laisser sa carte — emportant par mégarde le paletot d'un ami, et autres menus objets.

Rentré en France, il entreprit de faire un livre sur le Canada. Le livre paru, il en envoya un exemplaire à l'ami; mais il garda le paletot.

Un de nos collaborateurs nous a promis, pour ces temps prochains, une analyse soignée de cet ouvrage. D'ici là, nos lecteurs pourront se consoler en lisant les passages suivants, — qui leur donnera une idée du reste...

Pourquoi cacher la vérité? Les auteurs canadiens écrivent mal. Ils pensent peu. Leur inspiration, quand elle n'est pas directement puisée à des sources étrangères, ne sort de la monotonie que pour échouer dans la niaiserie. Le passé est encore ici le sujet favori. Mais dans le passé lui-même, dans l'histoire, ils ne songent pas à découvrir les causes, ils s'arrêtent aux effets, aux détails les plus minces et s'obstinent à en éprouver l'intérêt dans de longues et soporifiques dissertations. Gérin-Lajoie a consacré 600 pages à l'Histoire Canadienne de 1840 à 1850; et tout cela manque de relief, de vigueur, de critique et de clarté.

Il y a eu, il y a encore, toutefois, dans la province de Québec, des écrivains qu'il faut connaître et dont les oeuvres méritent d'être lues.

Citons les noms de M.M. Garneau, J.-Edmond Roy, de Nevers, Arthur Buies, Emile Nelligan, Gonzalve Desaulniers, Albert Lozeau, Dr Choquette, etc.

Ceux-là ont eu vraiment quelque chose à dire; ils ont, à des degrés différents, indiqué la voie à leurs compatriotes. Sans doute, n'ont-ils pu donner toute leur mesure, comme ils étaient limités, entravés par les préjugés de leur entourage, la surveillance étroite et soupçonneuse de leur clergé et souvent aussi les scrupules de leur propre conscience. Lorsque Garneau publia en 1845 son Histoire du Canada, une oeuvre de haute valeur, les censures ecclésiastiques se dressèrent devant l'imprudent qui dut expurger son texte aussitôt. De tels procédés coupent les ailes et arrêtent net l'élan du talent. Le cas de M. Rodolphe Girard est plus typique encore. M. R. Girard est un jeune romancier canadien qui a commis un livre, *Marie Calumet*, roman assez pauvre, d'ailleurs, où cependant l'auteur a su créer une atmosphère et une vie adéquate au paysage et aux moeurs de la campagne de Québec. Certains tableaux ont un très réel mérite et parfois sont vraiment délicieux. Il restait à l'auteur de se débarrasser d'une sorte de fanfaronnade de grossièreté, et d'étudier encore bravement pour parvenir au talent. Mais — et c'est ici que l'on touche du doigt les procédés cléricaux — le clergé est intervenu aussitôt. Du talent! Un talent, plein de liberté et d'indépendance! C'était là une terrible nouveauté. *La Semaine Religieuse de Montréal*, la *Croix*, etc., ont pris prétexte des expressions "grasses" du romancier, pour crier que l'oeuvre était "une honte", le produit d'une "perversion morale". Or, sauf ces malheureuses expressions, qui n'ont que le tort d'être inutiles, le livre de M. Rodolphe Girard est parfaitement honnête. On n'y rencontre nul adultère, nul viol, nul assassinat. Seulement, seulement, l'auteur a mis en scène deux ou trois curés et n'a point celé leurs petits défauts mignons! Puisse le jeune Canadien ne pas être découragé et se remettre à l'oeuvre, avec plus de liberté encore et moins de mauvais goût voulu!

On conçoit que la censure épiscopale, restant toujours suspendue sur la tête des écrivains canadiens, ceux-ci répugnent un peu à la tâche.

Un conseil en passant.

Que les écrivains canadiens français ne se découragent pas. Ils ont à lutter contre le puritanisme, la niaiserie et la routine; mais ce sont là des ennemis qu'il leur est possible de vaincre, s'ils ne cessent de réclamer le droit de tout exprimer. Sous les admirables cieux canadiens, il manque à la littérature française de l'air et de la lumière. Cela ne se quémande pas, mais se prend.

Surtout, surtout, que les Canadiens ne se formalisent pas des critiques et ne bêtent pas après les flatteries. La critique est un conseil, non une injure. La flatterie est stupide et néfaste. Dans l'intérêt même des relations intellectuelles entre la France et le Canada, il est nécessaire que les deux pays évitent l'équivoque, et ses apôtres.

Enfin, le "ménage" de l'été est terminé, la maison est propre, les murs remis à neuf, les rideaux éblouissants de blancheur et les meubles à leur place. Cependant, il y a quelque chose qui ne vas pas et Clotilde vient de s'en apercevoir. — Je vois ce que c'est, dit-elle à Romuald, son époux, regarde-moi ce tapis. — Ce tapis, mais quoi! il n'est pas mal ce tapis? — Pas mal! oh vous autres, les hommes, vous trouvez tout très bien, quand ce n'est pas très mal... Ne t'aperçois-tu pas qu'il est râpé, usé, sali, abîmé; mais c'est une vraie guenille! — Oui... peut-être, si tu y tiens!... Mais un tapis neuf coûte très cher et... — Cela, mon vieux, dépend du magasin. Si tu vas où je vais te dire, tu pourras trouver à un prix très modique un tapis de première qualité. — Où cela? — Mais tout simplement chez Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4132.

## VIEILLES ACTRICES

(D'après LAURENT TAILHADE)

Toujours belles! Toujours pimpantes! Toujours fraîches!

Camélias sculptés dans un cœur de navet,  
La plupart en étaient à la saison des pêches  
Au temps de George Brown et de Montalivet.

Les poètes d'alors, plus creux que des tambours,  
Vantaient leurs cols de cygne et leurs hanches d'ivoire,  
Leurs dents de nacre et leurs paupières de velours.

On redisait leurs noms dans les sous-préfectures,  
— Déjà!... — tant qu'au Marais, où vivent des gens gourds,  
Le quincaillier tremblait pour sa progéniture.

Comme la Montijo, quand on la couronna,  
Elles trouvaient des poètes sous leur voiture.  
On ne peut écraser que le muflle qu'on a.

Depuis ces ans lointains de leur âge nubile,  
Peintes comme on repeint Les Noces de Cana,  
Elles se targuent de rester indélébiles.

Obstinément leurs crins sont d'or fauve ou de jais,  
En dépit de la couperose et de la bile  
Qui s'infiltrèrent dans leurs appas découragés.

A l'heure du coiffeur et de la camériste,  
Elles s'implantent des cheveux, des seins, des dents  
Et s'imbibent de sucs fournis par l'herboriste.

O nymphes de l'an mil huit soixante sept,  
Vous de qui le printemps se conjugue à l'aoriste,  
Vous dont la gorge flotte en amont du corset,

Restez jeunes! Tordez vos croupes sur les planches,  
Du cantique d'Eros égrenez les versets  
Et déshabillez-vous dans des ét-offs blanches!

Prodiguez, prodiguez les gemmes et les fards,  
Semez les lis, les boutons d'or en avalanches:  
Et vous garde Cypris des blêmes nœmiphars!

Ainsi perpétuant votre los historique,  
Honneur de la province, orgueil des boulevards,  
Vous durerez plus que le marbre ou que la brique.

Les nouveaux-nés, bétail chéri du Petit Bleu,  
Détecteront leur adolescence lubrique,  
Dans vingt ans, rien qu'à voir l'ardeur de votre jeu.

Et quand nous descendrons la funèbre vallée  
Sans qu'ait tinté pour vous l'heure du couvre-feu,  
On vantera vos pâmousses échevelées.

Telles vous possédez le suprême élixir,  
Inconnu des Paracelsus, des Apulées,  
Philtre par qui se peut le Temps même adoucir.

Edulcorant pour vous xénie et ménippée,  
Le monde vous sait gré — pourquoi? — de faire issir  
Quelque chose des vers purgatifs de Coppée,

D'avoir pris Jean Aicard, Jean Lahor, Jean Rameau,  
Tous les Jean de cervelle ou de gambe éclopée,  
Et de dire, en montrant leur fiole: That's the man!

Vous chanterez leurs vers aux races inconnues  
Qui vécurent ignorant Louis Fréchet ou Chapman,  
Mais qui ne cesseront de vous porter aux nues.

L'arrière-petit-fils du premier Richepin  
Dans ses pièces exhibera vos jambes nues  
Assumant le cothurne ou chaussant l'escarpin.

Et les Franchèr' d'alors vous feront voir au bain.

## VIEUX GATEUX!

Le correspondant de la Patrie à Québec adresse à son journal la dépêche suivante, datée du 8 juin:

Sir François Langelier a fait le choix de ses armes de lieutenant-gouverneur.

C'est à M. E.-E. Taché, sous-ministre des Terres de la Couronne, très versé dans l'art héraldique, que Sir François a confié le soin de composer ses armoiries.

On remarquera, dans le détail de ces armoiries, que le nom de Langelier y est fort spirituellement introduit. C'est aussi le même nom qui a inspiré la devise: "Vincula solvi" ("J'ai rompu mes liens").

Voici quelles sont ces armes:  
D'or à l'ange lié (Langelier) et semi délié de carnation; lié d'argent, ailé d'azur et délié du même; au chef d'hermine abaissé sous un autre chef de gueules chargé de trois feuilles d'érable d'or.

Timbré un casque de chevalier, orné de ses lambrequins aux émaux de l'écu, avec trois feuilles d'érables de sinople, tigées du même, en cimier.  
Devise: "Vincula solvi".

Relisez lentement ces lignes, s'il vous plaît, et tâchez d'en bien saisir le sens (car elles ont un sens).

Bon!... Vous avez compris? — L'ange lié "a rompu ses liens": il est devenu l'ange délié. — C'est M. Langelier lui-même qui l'assure, et qui l'imprime, en lettres d'or, dans les armoiries vice-royales.

Affranchi de tout esclavage, libre de toute attache terrestre, il va maintenant planer dans l'azur, — "ange délié", — au-dessus des humaines faiblesses.

Ayant revêtu le cilice et pleuré longtemps ses fautes, il s'est senti soudain un homme nouveau... Un homme, que dis-je? Un ange! Un ange "délié"!

Il se voit pur et blanc comme la neige:

Son âme a la candeur d'une chose étoilée...

Il se sent léger et il lui semble à tout moment qu'il va, tel un oiseau, quitter le sol et s'envoler.

Il le dit en propres mots, le répète, le proclame et l'affiche en tout lieu — "Vincula solvi". "J'ai rompu mes liens."

Vieux gâteaux, va!

— Moi, dit Zéphirin, je suis allé en Europe avec ma femme, l'an dernier, mais on ne m'y repincera pas. — Pourquoi donc? —

Mon cher, vous ne pouvez vous imaginer pareil voyage. Nos cabines étaient mal aérées, nos lits durs et incommodes, la cuisine exécrable et les domestiques — on les nomme des stewards — mal polis. Ma femme en pleurait. — Mais pourquoi n'avez-vous pas voyagé "dans de meilleures et plus favorables" conditions? Ne savez-vous pas que nous avons une ligne transatlantique dont les vapeurs partent de Montréal tous les quinze jours (le prochain partira jeudi prochain) et qui, au point de vue de la rapidité, du confort et du luxe, égale les meilleures lignes américaines? Ignorez-vous que les splendides navires du Canadien-Nord, le Royal George et le Royal Edward, font régulièrement de Montréal à Bristol, un service idéal? Il faut avoir visité ces navires, sinon avoir fait une traversée à leur bord, pour se faire une idée de ce que le luxe moderne peut créer. Salons riches et spacieux, cabines élégantes et confortables, fumoirs qui invitent le repos, tables coquettes et bien servies, cuisine de premier ordre et service admirable. La traversée semble trop courte à ceux qui vont du Canada en Europe par la ligne du Canadien-Nord. Pour plus ample information, s'adresser aux bureaux du Canadien-Nord, Banque Impériale; téléphone: Main 6570.

(Loyal avertissement)

DANGER!

## NOS RÉCLAMES

Du papier, quelques cheveux d'or,  
Trois tours de doigt à la volée,  
Un baiser à mon adree,  
Un morceau d'ambre pour support,

Voilà mon seul plaisir à moi.  
Sa fumée bleue qui tourbillonne  
Met sur mon front une couronne  
Comme jamais n'en eut le Roi...

Ainsi chantait le doux poète qui célébrait en vers faux la cigarette qu'il aimait. S'il avait vécu en notre siècle de lumière, il ne se serait pas préoccupé de faire lui-même ses cigarettes, ce poète. Il aurait tout simplement acheté, chez le premier marchand venu, une boîte de Sweet Caporal; il aurait ensuite extrait de ladite boîte une cigarette et l'aurait délicatement fumée, lançant vers le ciel de petites volutes bleuettes. Nos poètes modernes, comme votre serviteur, fument tous la Sweet Caporal, fabriquée par l'Imperial Tobacco Company.

N.-B. — Victor Hugo adorait griller de temps en temps une Sweet Caporal.

M. Chapman, lui, n'en fume jamais: c'est pourquoi il a écrit les Aspirations.

C'est cet après-midi que les échevins feront l'inauguration officielle du Parc King-Edward. Une excursion spéciale a été organisée pour eux et les délégués de la presse qui veulent constater de visu les merveilles accomplies dans ce populaire lieu d'amusement. Aujourd'hui et demain, six bateaux feront le service entre le quai Racine et le Parc, de façon à éviter tout retard dans le trajet. On pourra voir les montagnes russes, l'exposition de l'Ouest américain, les chevaux savants et vingt autres attractions merveilleuses. La Compagnie des Tramways enverra pour le retour des voitures spéciales au-devant des visiteurs. Départs tous les quarts d'heure du quai Racine, en face des usines de locomotives de la Longue-Pointe. Tous les tramways allant à l'est vous y conduisent. Prix de l'entrée, passage compris: 20 cents.

Le chiffre 69 n'a rien de fatidique et nous n'avons jamais entendu dire que les superstitieux l'aient redouté. Par contre, nous connaissons une foule de gens qui le trouvent de leur goût, parmi lesquels nous citerons surtout ceux qui ont été assez heureux que de pouvoir, avec le nombre de dollars correspondant, se procurer un terrain magnifique à Strathmore. Pourquoi 69 plutôt que 70, 80, 90 ou 100.000? Ma foi, j'avoue que je n'en sais rien, et que je me suis en vain creusé la tête pour découvrir les raisons qui ont bien pu pousser M. Georges Marcell à donner pour ce chiffre dérisoire de \$69 une propriété qui en vaut certainement plus du double. Vous allez me dire que c'est impossible, insensé, inouï, incompréhensible, mais je ne saurais répondre qu'une chose: "C'est vrai". Eléonore, qui me parlait, hier soir, me demanda de lui dire où se trouvait cette propriété. — C'est près de la gare de Stratmore, lui dis-je, à moins d'une demi-heure du cœur de la ville, et l'accès en est aussi facile que celui des faubourgs de Montréal. Les terrains vendus par Georges Marcell sont de la même grandeur que ceux de la ville et d'une situation tout à fait exceptionnelle. Ils offrent une occasion superbe de se fonder un home à bon marché. — Peut-être, mais je n'ai pas 69 piastres, répondit Eléonore. — Qu'à cela ne tienne! les conditions de ventes sont extrêmement faciles. Vous payez 10 p.c. comptant, c'est-à-dire \$6.90, et le reste par versements mensuels de \$5.00. Si vous voulez aller visiter ces immeubles, rien n'est plus simple: M. Marcell se chargera même de vous payer votre tramway. Pour plus amples renseignements, s'adresser à M. Georges Marcell & Cie, 180 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

— Mon pauvre ami, me dit mon médecin, qui est très savant, vous négligez votre régime et du même coup votre estomac. Que diable, il faut faire attention à cela, surtout quand on travaille du cerveau comme vous le faites (!!!). — Mais, cependant... — Pas de cependant!... Vous mangez au hasard de l'endroit, de l'heure et du menu. — Oui, mais... — Il n'y a pas de mais dans cette question: il n'y a, il ne doit y avoir, que des mets — des mets choisis, bien apprêtés, cuits à point, servis d'une manière appétissante. — Docteur, vous avez raison sans doute en théorie; vous savez pourtant bien d'un autre côté que le sénateur décédé ne m'a pas couché sur son testament et que ma bourse... — Pas besoin d'être fortuné pour bien manger, dans une ville comme Montréal... Vous trouverez, pour vingt-cinq cents, tout ce que je viens de vous dire là — vous trouverez tout cela au Café Saint-Gabriel, chez Bonneville, coin des rues Saint-Gabriel et Notre-Dame.

Un M. Meurling, mort en laissant une fortune, a bien voulu léguer une grosse somme à notre ville, Montréal lui ayant sans doute paru digne de la plus profonde pitié. Nous remercions ce philanthrope exquise, mais nous ajoutons: — Si vous voulez être riche un jour, dépenser les millions comme aujourd'hui vous dépensez les piastres, ne comptez pas sur un legs; devenez plutôt l'artisan de votre propre fortune en faisant d'avantageux placements. La propriété immobilière vous offre mille occasions de faire fortune, à la seule condition d'obtenir d'abord les conseils d'un homme d'affaires éclairé. Si nous connaissions un meilleur courtier d'immeubles que J.-B.-D. Légaré, nous vous les nommerions sans hésiter, mais pour nous il n'en existe pas. Légaré, dans l'immeuble, est incomparable. Bureaux, 11 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 6629.

— Mon cher Marcel, me dit mon ami le docteur Ox, il faut vous mettre au régime. Pas de sorties le soir, pas de tabac, pas d'alcool, pas de... — Suffit, je comprends, mais, que boirai-je? — Du Vichy. — Du Vichy? mais je ne peux pas sentir cela et vous ne me ferez pas boire d'eau de Vichy, même... — Taisez-vous, mon ami, vous n'y connaissez rien. Si vous aviez goûté une fois, une seule toute petite fois, à la Savoureuse, plus jamais vous ne voudriez ingurgiter autre chose. — La Savoureuse, qu'est-ce?... — C'est une limonade au Vichy où le jus des meilleurs citrons relève le goût un peu fade, je l'admets, de l'eau de Vichy ordinaire. Cette eau, sortie des sources de Saint-Yorre, est à la fois reconstituante et digestive. Avec le citron, elle forme un breuvage exquis, rafraichissant au possible, et tout ce qu'il y a de plus hygienique. — Mais, où m'en procurer? — Partout, Marcel, il s'en vend partout. Pour l'information des lecteurs de l'Action, poursuit le docteur Ox, j'ajouterais seulement que le dépôt central de La Savoureuse, au Canada, est chez Laporte, Martin et Cie, 568 rue Saint-Paul; téléphone: Main 3766.

Le recenseur sortait de la maison comme j'y entrais et un sourire énigmatique errait sur ses lèvres, pâlies à force d'avoir posé tant de questions inutiles. M'approchant doucement de son oreille, je lui demandai la cause de sa silencieuse gaieté. Il me dit: — Je viens d'interroger une charmante personne... — Oui, je sais, c'est Blanche. — Blanche ou noire, elle est délicieuse et elle a répondu à mes questions admirablement, mais elle n'a jamais voulu me dire ce que je désirais pourtant le plus savoir. — Qu'est-ce? fis-je tout inquiet. — Le secret de sa bonne humeur durant des chaleurs aussi accablantes et au cours d'un interrogatoire auprès duquel l'Inquisition espagnole elle-même n'aurait été que de la petite bière. — Jeune homme, répondis-je sentencieux, je connais, moi, le secret de Blanche. Cette charmante enfant est toujours aimable, dispose, joyeuse et de bonne humeur parce qu'elle boit uniquement le fameux ginger ale Frisco. Fabriqué par la Frisco Soda Water Co., 398 rue Saint-Dominique; téléphone: Main 2297.

— M. Fisher déclare que le pays est prospère, me disait hier soir mon boucher, homme de beaucoup de poids, mais je ne m'en aperçois guère, car mes bénéfices sont maigres. Quoique je vende beaucoup, et à prix élevés, mon profit disparaît sans que je m'en aperçoive. — Il ne vous manque qu'une chose, lui répondis-je en désignant le comptoir, pour faire de l'argent. Vous avez la qualité de la marchandise, la clientèle, la bonne volonté et le travail, mais il y a une chose que vous n'avez pas: c'est le moyen de vérifier et de contrôler vos affaires. — Et ce moyen? — C'est le registre-caisse (cash-register), qui enregistre, additionne et marque toutes vos ventes. Grâce à cet appareil, vous avez toujours une idée exacte de vos bénéfices et le coulage est impossible. Le soir votre caisse se trouve faite d'elle-même et il ne vous faut pas attendre une semaine ou un mois avant de pouvoir réparer une coûteuse erreur. Si vous m'en croyez, vous irez causer de la chose avec M. A.-E. Landry, de la National Cash Register Company, 1 et 3-Ouest rue Notre-Dame; téléphone: Main 2389.

Bébé, dites-vous, n'a pas de couleurs; les chaleurs le fatiguent, il est dérangé, grognon, boudeur, capricieux, criard et on voit qu'il souffre. — Que lui faites-vous boire? — Mais, du lait; notre laitier a d'excellentes vaches et nous fournit un lait excellent. — Cependant, vous ne savez pas combien de microbes peuvent envahir ce lait si pur durant son trajet de chez le laitier à votre maison. Vous ignorez si le lait n'a pas été mélangé, même par inadvertance, si l'on ne vous sert pas le lait de deux traites, si vraiment les vaches sont aussi saines que vous le croyez — que le laitier lui-même peut-être le croit? Voilà autant de choses dont vous ne savez rien? — Mais, que faire, à moins d'acheter une vache? — Vous pouvez faire usage d'un lait scientifiquement pur, le lait Laurentia. Il est préparé sur les lieux de production par des experts, qui font eux-mêmes l'inspection des vaches et qui assurent que le lait apporté à la fabrique est toujours pur, frais et sans mélange. La plus petite imperfection le fait rejeter et envoyer à la fromagerie. Le lait accepté est ensuite homogénéisé, c'est-à-dire que toutes ses parties sont amenées à la même densité grâce à l'écrasement des globules gras qui forment la crème. Celle-ci se trouve donc enfermée dans le lait et ajoute à sa richesse naturelle. Etant de la même densité, du même poids que le lait, elle ne peut plus monter et cette décomposition que vous constatez vous-même dans les laits ordinaires est ainsi rendue impossible. Une fois homogénéisé, le lait est pasteurisé, filtré, aéré, puis mis dans des bouteilles hermétiquement fermées, où il conserve indéfiniment son bon goût, sa fraîcheur et ses qualités nutritives. Si vous en donnez à Bébé, vous vous apercevrez d'abord qu'il le préférera au lait ordinaire, puis, au bout de peu de temps, vous verrez ce pauvre enfant perdre son mauvais caractère, en même temps que reviendront les roses de ses joues, sa bonne humeur et sa gaieté. Le lait Laurentia est livré à domicile dans toute la ville. Il vous suffira, pour vous en procurer, de vous adresser aux bureaux de la Compagnie, 21 et 23 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 3152.

élevé dans le Nationaliste un mot excellent!

"Rodolphe Lemieux porte en son propre cerveau, dit le confrère, le pire des châtiés."

C'est signé Pierre Labrosse. Et ça pourrait tout aussi bien être signé Édouard Drumont. Comme mot de la fin, c'est tout à fait très bien.

# Comment on prépare un schisme

## LES SCANDALES DE L'ÉVÊCHÉ DE PORTLAND

### Texte d'un mémoire secret adressé à Rome par un groupe de prêtres franco-américains

*La première loi de l'Histoire, c'est de ne pas mentir; la seconde, de ne pas craindre de dire la vérité.*

(LEON XIII, lettre *Saepe* numero, 18 août 1883.)

*"Publiez des Archives du Vatican tout ce qui a quelque valeur historique, que cela jette du crédit ou du discrédit sur les autorités ecclésiastiques. Si les Évangiles étaient écrits de nos jours, on justifierait le reniement de saint Pierre et on passerait sous silence la trahison de Judas pour ne pas offenser la dignité des apôtres."*

(LEON XIII à dom Gasquet: voir *Introduction* aux ouvrages du savant bénédictin.)

Les quotidiens, tous ces jours-ci, ont longuement parlé de la convention de Biddeford.

Ils en ont publié des comptes-rendus à pleines colonnes, ils ont donné des détails sans nombre sur la situation faite à nos frères du Maine par l'autorité épiscopale...

Cette situation, pourtant, nous l'osons dire, personne encore chez nous ne la connaît vraiment. Personne, après tout ce qu'on a écrit, n'en soupçonne encore la tristesse, — nous devrions dire l'horreur.

Pour bien comprendre le malheur de ces gens, pour se faire une idée véritable de leur état d'âme, il faut connaître, non seulement quelques-unes des injustices contre lesquelles ils se révoltent aujourd'hui, mais encore tout ce qu'ils ont souffert depuis quinze ans.

Avant d'être sous la houlette de Mgr Walsh, les Franco-Américains du diocèse de Portland avaient pour évêque Mgr O'Connell, aujourd'hui archevêque de Boston.

Dire tout le mal que leur fit cet autre prélat, serait impossible.

Nous avons sous les yeux, en ce moment, un mémoire secret envoyé à Rome, voilà de cela déjà quelques années, par un groupe de prêtres du diocèse de Portland. On trouve dans ce document, dont le texte est resté inédit jusqu'à ce jour, des faits qui paraîtraient incroyables, s'ils n'étaient malheureusement prouvés. Nous en citerons quelques-uns — entre des centaines.

Tout d'abord, la chose est attestée par vingt témoins, Mgr O'Connell, loin de favoriser le maintien des écoles catholiques, se réjouit de voir les parents envoyer leurs enfants aux écoles publiques, "c'est-à-dire, sans Dieu".

Aussi, le curé de Skowhegan, vu l'attitude que l'évêque prend en pratique sur la question des écoles, a 75 enfants de moins, à l'école paroissiale, qu'il n'en avait autrefois. Et la raison, c'est que l'on répète que l'évêque ne tient pas à voir les enfants dans les écoles catholiques.

Le Père McGinniss, de Sanford, Maine, a 80 enfants qu'il ne peut loger dans son école. La paroisse a les moyens de pourvoir facilement à leur logement. L'évêque lui refuse la permission d'agrandir son école. Les enfants seront donc exposés à perdre la foi dans les écoles publiques ou sans Dieu.

Il n'y a pas d'autres raisons à donner des défections qu'on vient de mentionner, que l'attitude de l'évêque sur cette question, car les écoles que nous venons de nommer sont reconnues comme excellentes; et, de plus, elles sont gratuites pour tous ceux qui ne peuvent pas facilement payer.

En 1902, les revenus de l'évêché dépassaient \$35.000. Malgré ces énormes revenus, il n'y a pas, dans la ville épiscopale, une seule école pour les garçons, à partir de l'époque de la première communion. Pour tout dire, l'évêque n'a pas même imposé l'obligation aux parents d'envoyer leurs garçons aux écoles catholiques, pas même pour les préparer à la première communion. S'il imposait cette obligation, il ne pourrait pas même loger tous ces enfants. Ceci est loin de l'excuser, puisque malgré ces \$35.000 de revenus annuels, il ne s'inquiète nullement de pourvoir à l'éducation catholique de ces petits malheureux, qui

s'engouffrent dans les abîmes de l'école sans Dieu. Aussi affirme-t-on, avec infiniment de raison, que les apostasies sont nombreuses à Portland. Si Votre Excellence était témoin de ces choses lamentables, elle n'aurait pas assez de larmes dans les yeux ni assez de gémissements dans le cœur pour les déplorer.

Le Père Lacroix fait construire une école pour les enfants de sa paroisse. L'évêque lui dit: "Vous n'avez pas de raison de demander au Père O'Brien (administrateur de construire cette école: nous n'avons pas besoin d'aucune école catholique". ("We dont need any catholic school.") — "Vos enfants sont aussi bien aux écoles publiques" — ce qui veut dire écoles sans Dieu.

Il dit au Père Lacroix: "Vous avez une idée fixe au sujet des écoles catholiques". Le zèle de ce bon Père était donc, aux yeux de l'évêque, une manie. C'est donc être maniaque que le vouloir des écoles catholiques. Le Père Lacroix lui fit cette noble réponse: "Monseigneur, si j'ai une idée fixe au sujet des écoles catholiques, cette idée fixe est parfaitement d'accord avec l'enseignement des Papes."

Il y a, à Portland, un High School catholique pour les filles. Mgr Healy n'exigeait aucune contribution des enfants qui le fréquentaient. Mgr O'Connell, lui, exige que ces enfants lui paient \$6 par mois pour le Day School, c'est-à-dire pour l'enseignement sans pension. Aussi, du temps de Mgr Healy, 56 jeunes filles fréquentaient ce High School, et maintenant, depuis la mise en vigueur du règlement de l'évêque actuel, il n'en reste que très peu, une dizaine environ. Et là-dessus, notre évêque de dire: "C'est aussi bien qu'ils aillent aux écoles publiques".

Les choses de Dieu, le bien des âmes ne l'affectent pas: "Que nos gens apostasient s'ils le veulent", disait-il au Père Charland, ainsi que nous le mentionnons plus haut. "Que m'importe leur apostasie?" Puis ces autres paroles qu'il a dites au Père Lacroix (voir son document ci-joint): "Nous n'avons aucun besoin d'écoles catholiques; vous n'avez pas d'affaire à demander une école catholique".

Est-il étonnant, après cela, que M. Baxter, maire de Portland et protestant fanatique, ait dit, comme l'affirment nombre de personnes: "Laissez faire ce banquet (donné le 23 mai en l'honneur de Mgr O'Connell): les protestants le doivent bien à cet évêque; encore dix ans de son règne, et il n'y aura plus de catholiques dans Portland".

Fidèle à son programme, il évite les catholiques: on dirait qu'une catholique lui pèse. Aussi le peuple ne se gêne-t-il pas de dire: "Nous n'avons pas pour évêque un churchman (un homme d'église) mais un clubman (un homme de club)". Courtiser les protestants américains, banqueter avec eux, voilà son idéal. L'américanisme, voilà sa dévotion, mieux vaudrait dire sa vocation. Aussi de nombreux fidèles suivent-ils son exemple et se mêlent-ils, eux aussi, aux protestants pour y trouver leur perte. En présence de tels actes, en présence de l'apostasie des âmes qui ne l'effraie pas, on est à se demander si cet homme a la foi.

C'est un commencement — mais ce n'est que le commencement.

Le revenu annuel de l'évêché de Portland s'élève (nous sommes en 1902) à \$35.661, dont l'évêque garde la grosse part. Il triche même sur les collectes, à son bénéfice.

Les collectes de la Propagation de la Foi s'élèvent, dans le diocèse, en 1904, à la somme de \$2.272.10. Il envoie au bureau de la Propagation de la Foi \$770.60, et au bureau des missions nègres et indiennes \$850. L'évêque garde donc pour lui la somme de \$651.50. Or, voyez dans le document 2 (page 2 — paragraphe 7)... que la moitié de la somme de \$2.272.10 doit être envoyée à la Propagation de la Foi et l'autre moitié aux missions chez les nègres et les Indiens. — (Voir aussi le numéro de juin des *Annales de la Propagation de la Foi*, ci-joint, p. 116, et le *Rapport de l'oeuvre des missions parmi les nègres et les Indiens*, ci-joint aussi, page 7...) Où sont allées les \$651.50 qui restent? Cela a dû grossir les revenus épiscopaux, c'est-à-dire s'ajouter aux \$35.661.

Résultat:

Pendant que l'évêque, avec sa fortune, avance ses intérêts personnels et voit déjà venir vers lui la pourpre cardinalice et l'archiépiscopat de Boston tant convoité, pendant que l'argent se dépense pour satisfai-

re sa vanité, les enfants catholiques de Portland n'ont seulement pas d'écoles catholiques qu'ils peuvent fréquenter, mais se voient forcés de se jeter dans les écoles publiques.

Ce n'est pas tout:

Notre évêque ne se contente pas de donner des présents partout, il n'est pas satisfait de son palais à Portland, il achète un autre palais à Brookline, Boston, pour y recevoir non des prêtres, — il s'occupe bien de cela, — pas même des évêques, — cela lui importe peu, — mais pour y recevoir ses amis, qui se rencontrent surtout dans la haute société protestante.

Il a payé, dit-on, cette maison \$40.000, on assure qu'elle vaut \$60.000. — Où prend-t-il l'argent pour acheter ce palais, pour le maintenir? Il l'obtient en pressurant de pauvres ouvriers, et même jusqu'à des prêtres qui ont à peine ce qu'il faut pour vivre et qui voient leur argent servir à la perte éternelle des âmes.

Ah! si Votre Excellence, si bonne et si dévouée, si notre admirable Pape savait tout... comme il ferait rendre gorge à ces accapareurs des biens de l'Église!

Le mémoire poursuit:

Les conseillers épiscopaux n'ont aucun contrôle sur les argentés donnés pour des fins déterminées par le diocèse. Votre Excellence voit par là la lacune qui existe dans l'administration financière des diocèses aux États-Unis. — Les évêques sont rois et maîtres; les prêtres, quelque âgés et expérimentés qu'ils soient, ne comptent pour rien. S'ils revendiquent au nom de la Vérité, au nom de Dieu et des âmes, on les brise comme on brise un roseau.

Combien d'évêques, peut-être, ne sont-ils où ne seront-ils pas dans le même cas que le notre!

Aux yeux de la loi civile, aux États-Unis, les évêques américains sont propriétaires de tous les biens ecclésiastiques. Si un évêque voulait céder ses biens par testament ou autrement à ses parents ou amis, il n'y a pas de pouvoir au monde qui pourrait annuler ce testament, etc. Que ne pourrait pas faire un évêque sans conscience et sans foi, par conséquent? Pour notre part, nous doutons maintenant que ce cas soit chimérique. Notre évêque, par exemple, réclame que tous les biens ecclésiastiques sont siens. Il a dit, en un grand nombre de circonstances, à de ses prêtres: "Your church is mine, your school is mine, your house is mine". Et ce qu'il a dit est vrai au point de vue de la loi civile. Les choses peuvent-elles rester ainsi? Peut-on laisser subsister la possibilité pour un évêque de ruiner toutes les paroisses et toutes les institutions de son diocèse?

Vous avez là, devant vos yeux, au sujet de Portland, un spectacle douloureux et inquiétant. L'évêque dépense des sommes énormes que lui donnent de pauvres ouvriers, de pauvres servantes, le menu peuple qui forme la masse de ses diocésains. — Il dépense cet argent en folies mondaines; en vivant en pacha, en voyageant partout, en se mettant en villégiature très dispendieuse et en scandalisant son peuple par sa désinvolture et son manque absolu de tenue, et en distribuant des présents, nous le répétons, à droite et à gauche, dans l'espoir de parvenir à satisfaire son immense ambition: dans l'espoir de parvenir aux dignités suprêmes et d'acquiescer des positions plus lucratives, où le scandale s'étalerait plus en grand, se fera plus sinistre, peuplant avec horreur la route de l'éternelle perte.

Il y a plus. C'est l'histoire du comte de Luca:

Ce comte qui n'a jamais produit ses titres, est une cause de ruine pour l'évêque. Il est toujours avec lui... Remarquez que l'évêque a grand équipage — une magnifique voiture, deux superbes chevaux... Luca monte toujours dans cette voiture à côté de l'évêque...

Eh bien! ce Luca règne en maître dans l'évêché de Portland, comme dans la maison de l'évêque à Brookline, Boston. Aux deux endroits, il est chez lui.

Ce Luca, inséparable de l'évêque, l'accompagnant dans son dernier et long voyage en Europe, s'est aussi rendu à l'exposition de Saint-Louis. On aurait dit d'un prince plein d'opulence, l'argent roulait, les dépenses étaient incessantes, le champagne coulait à flots. Voilà un nouveau canal où passent les revenus du diocèse.

Dernièrement, un laïque, ami de l'évêque, lui disait tout bonnement et sans arrière-pensée: "Mais ce bon comte de Luca doit nous coûter cher, vu ses services." Cette réponse sèche sortit de la bouche de l'évêque: "Ce n'est pas de vos affaires." Voilà ce fameux comte qui, en ce moment, reçoit à Portland les lettres affectueuses de l'évêque; ce comte de qui le clergé apprend où se trouve l'évêque en route pour le Japon. L'irresponsabilité de l'évêque en fait de finances lui permet malgré les terribles nécessités des âmes, d'avoir un automobile, en

sus de l'équipage dont il a été question, et dans cet automobile, il se pavane avec son cher Luca.

On s'explique, après cela, qu'il ne reste pas d'argent à l'évêque pour les écoles catholiques.

Il ne lui en reste pas davantage pour les œuvres charitables, dont il ne voit pas non plus l'utilité...

Connaissant déjà beaucoup le caractère de l'évêque et par-dessus tout, sa soif d'argent... Votre Excellence peut présumer ce qu'il doit faire pour les miséreux et les pauvres. Le document ci-joint du Père Lacroix nous le fait connaître particulièrement.

Comme l'évêque est financier à la juive et qu'il fait flèche de tout bois, il anéantit la Saint-Vincent de Paul, afin de pouvoir mettre la main sur l'argent que les fidèles donnent à saint Antoine pour le pain des pauvres. Mgr Healy, son prédécesseur, destinait cet argent à la Société Saint-Vincent-de-Paul. Bien plus, l'évêque actuel empêche même cette société, la Saint-Vincent-de-Paul, d'avoir son banquet annuel, ou "Coffee Party", pour les pauvres. De cette sorte, il a réduit à l'impuissance la Saint-Vincent-de-Paul, laissant sans secours les pauvres affligés.

Nous passons ici une foule de détails, mis par les pétitionnaires en termes aussi réservés que possible, mais encore trop... scabreux pour l'Action. On a d'ailleurs, dans les lignes qui précèdent, l'essentiel du mémoire, lequel concluait à l'intervention immédiate de Rome.

Hélas! Rome, trompée une fois de plus par les mensonges irlandais, ne devait pas tarder à élever ce même évêque au lieu de le châtier. Aujourd'hui, Monseigneur O'Connell est archevêque de Boston.

On peut s'imaginer un peu la façon qu'il devait faire, durant son stage à Portland, aux Franco-Américains de ce diocèse, et quelle espèce de justice il devait bien rendre à la langue française, lui qui ne se souciait même pas de voir apostasier ses ouailles.

Il eut pour successeur Mgr Walsh, l'évêque actuel, mange-français féroce et reconnu.

Celui-ci, depuis le jour de son intronisation, n'a pas perdu une occasion de persécuter la langue française, "à toute heure, en tout lieu".

Il hait d'une haine mortelle — et le laisse voir — tout ce qui est français.

Grâce à lui, les Franco-Américains, qui forment plus des quatre-cinquièmes de la population catholique dans le diocèse de Portland, en sont réduits à n'avoir à peu près partout — même dans les paroisses où ils sont 98 sur 100 — que des curés de langue anglaise, ne parlant pas un mot de français... Ils voient le français proscrit de leurs écoles et la persécution la plus odieuse s'attacher partout à leurs pas. Ils se voient prodiguer dans toute circonstance les marques du plus profond mépris, on leur fait essuyer à tout propos les pires affronts.

Cependant ce sont eux qui "paient"; ce sont eux qui font vivre l'évêque et ses curés irlandais; ce sont eux qui se saignent aux quatre membres pour remplir la caisse diocésaine.

Et ils sont de bons catholiques, de fidèles enfants de l'Église, les plus fidèles sans doute, pour avoir enduré jusqu'ici sans se révolter ces effroyables injustices.

...Comprend-on, alors, qu'ils se plaignent? Comprend-on, alors, qu'ils veulent enfin, tous ensemble, s'adresser à Rome, pour que Rome, enfin éclairée, leur rende justice — enfin?...

Jules Fournier.

## Samedi prochain

LIRE DANS L'"ACTION":

Déclarations de Pie X à un prélat canadien sur le rôle de Mgr Sbarretti en notre pays et le discours de Mgr Bourne à Notre-Dame. Nous citerons les paroles textuelles du Souverain Pontife.

M. Rodolphe Lemieux n'est sans doute pas aussi bouché que son collègue M. Brodeur, mais on aurait tort d'en vouloir faire un aigle.

Nous avons nous-mêmes bien souvent parlé de son esprit, en ces derniers temps. Il ne faudrait pas trop lui répéter qu'il est d'une intelligence au-dessus de la moyenne; il finirait par le croire.

M. Lemieux, pour tous ceux qui le connaissent, est un bon écolier. Rien de moins, mais rien de plus.